

Yves Levasseur – Alberta

Yves Levasseur est né en 1927. Il a épousé Madeleine Parenteau en 1951 et ils eurent 5 enfants. Albertain de naissance, il habite la campagne, près de Fort Kent, un petit village situé à quelque 300 kilomètres au nord-est d'Edmonton et dont la population était très majoritairement d'origine française. Ses grands-parents maternels et paternels, arrivés du Nouveau-Brunswick en 1910, étaient parmi les pionniers-fondateurs de la localité. Son père et sa mère, qui avaient moins de vingt ans à leur arrivée, se sont mariés en 1922¹. Tout comme son père, l'informateur s'est impliqué dans la vie de la communauté et y a participé activement, en particulier au sein de la commission scolaire et des organisations paroissiales.

L'entrevue a été menée le 30 août 1989 dans le cadre du projet « Héritage franco-albertain ». Elle visait d'abord à retracer la vie de l'informateur ; elle avait aussi pour but d'examiner l'évolution linguistique de la famille : utilisation du français à la maison, place du français à l'école, liens entre culture et langue.

Le témoignage d'Yves Levasseur nous présente un portrait d'un homme qui est fier d'avoir contribué à bâtir une communauté canadienne-française en Alberta et qui s'est efforcé de transmettre sa culture à ses enfants, tout en reconnaissant qu'avec le passage du temps, les nouvelles générations se distancient de plus en plus de leurs origines.

Yves Levasseur was born in 1927 in Fort Kent, Alberta. His grandparents on both sides were originally from New Brunswick. His parents were both teenagers when they arrived in Alberta around 1910, and they were married there in 1922. Yves Levasseur's grandparents were among the founders of Fort Kent. Like his

father, Yvon was active in community life, and served on the local school board, as well as in parish organizations.

The following interview was conducted as a part of the "Héritage franco-albertain" project, and took place on August 30, 1989. In his life story, Yves Levasseur presents his view of the language situation in the Fort Kent area, especially regarding the use of French at home and in school. What emanates from his account is his pride in having helped build a French-speaking community in Alberta. Yves Levasseur made great efforts to transmit his language to his children, while accepting the fact that each new generation inevitably is drawn further from its cultural origins.



Y.L. – J'ai commencé mes études à Fort Kent une petite école à une classe, de grade un à huit. J'ai eu la même maîtresse pour six ans, une demoiselle Boisjoli, qui a marié un Landry plus tard. Je pense que c'était... elle était bien dévouée dans ce qu'elle faisait parce que, pour un gars comme moi puisse apprendre, il fallait qu'elle soye dévouée. Parce que on était, comme je dis, grade un à huit ; il y avait des jeunes qui avaient seize ans au grade huit, et pis qui étaient pas là pour apprendre, puis c'était bien difficile pour les maîtresses dans ce temps-là ; je pense qu'il fallait qu'elles soient dévouées. Ensuite, les soeurs Sainte-Croix sont venues par la demande du père Connoir² qui était ici dans le temps. Mon père était président de la commission scolaire. Il y avait un monsieur Lambert, un monsieur Gamache. Ça été une grosse étape pour Fort Kent que les soeurs Sainte-Croix viennent, parce qu'elles étaient des soeurs enseignantes. Sont arrivées cinq soeurs. Il y avait trois enseignantes ; il y avait une ménagère... Ça a fait une bonne paroisse que je calcule, en ayant ces soeurs-là, qui étaient bien dévouées aussi. J'ai travaillé pour Bonnyville School Division dans le temps, pour plusieurs années. On a construit des écoles dans les alentours, ensuite les écoles ont été centralisées à Fort Kent.

Q. – Si on remonte en arrière au moment où vous, vous allez à l'école, vous vous rappelez comment ça marchait au point de vue du français, des programmes ?

Y.L. – On avait une heure de français à travers l'ACFA. Et à fin de l'année, on avait des examens qui étaient préparés par l'ACFA. Des concours de français. J'ai tous mes diplômes encore, signés par le président de l'AFCA. C'était l'ACFA qui payait pour les cours de français, je suis sûr. C'était toujours à travers l'ACFA.

Q. – Et à l'école, ça se passe en français, généralement ?

Y.L. – C'était mêlé beaucoup. Parce que... les premières années, oui. Les premières années de mon école, c'était en français dans la cour d'école, oui. Ensuite, ben, quand i' ont commencé à centraliser surtout, ça c'était après que j'ai fini mon école, mais là, c'était beaucoup plus mêlé parce que i' amenaient des écoles des alentours. Fort Kent était français dans le temps beaucoup. On était tous [français] à Fort Kent... pour bien des années. Parce que i' y avait quatre familles qui étaient venues en même temps, de l'est en 1910. Ça s'est entre-marié un peu. I' y avait la famille Maxime [Levasseur], la famille Alexis [Levasseur], la famille Georges Michaud puis la famille Thomas Collins.

I' y avait beaucoup d'activités à travers de l'église, dans ce temps-là, hein. Tu sais, pendant le carême i' y avait toujours... à chaque soir, i' y avait le chapelet à l'église. I' y avait le chemin de croix, le vendredi. I' y avait la messe du premier vendredi du mois. À chaque jour, on marchait à l'école, on allait plus de bonne heure. On pouvait pas déjeuner ou boire avant d'aller communier. On faisait le train, fallait, avant l'école, pour aller communier le premier vendredi du mois. Ensuite on mangeait un sandwich rendu à l'école, avant que l'école commence.

De mon temps d'école, là, quand je suis allé à l'école, c'était pas mal tout français, tout le temps, dans la cour d'école. Si on prenait part, par exemple, à des activités de balle ou avec d'autres, ben, là c'est en anglais, mais, je veux dire, juste Fort Kent même, c'est en français. Dans le temps de nos enfants, c'était tout en anglais dans la cour de l'école, par rapport que i' avaient amené des écoles d'en dehors.

Q. – À Fort Kent même, i' y a pas beaucoup d'autres que les Canadiens français ?

Y.L. – Dans le temps, non.

Q. – Mais dans les...

Y.L. – L'environnement, tu allais pas loin que c'était mêlé beaucoup, hein, tu sais.

Q. – Mademoiselle Boisjoli, elle, enseignait en français ou en anglais ?

Y.L. – En anglais.

Q. – Elle donnait les explications en anglais ?

Y.L. – Ben, elle enseignait en anglais mais elle expliquait beaucoup en français. Parce que c'était tout des Français d'abord. Mais suivant le programme d'éducation, elle faisait le... tout son enseignement était en anglais, à part d'une heure de français. J'ai toujours eu une heure de français par jour à l'école.

Je dirais que les soeurs approfondissaient la religion plus ; quand même avec... comme Alice Boisjoli, pis sa soeur Léonce, au point de vue — on allait si souvent à l'église, dans ce temps-là, comme je vous disais — tu sais, pendant le carême à tous les soirs presque, et pis parce qu'on est proche... Mais, en frais d'enseignement, on avait le catéchisme pendant les vacances. On allait, pis pour approfondir notre connaissance dans la religion. Mais i' y en avait toujours à l'école, i' y avait une demi-heure de religion.

Q. – Dans la cour de récréation, ça se passait en français ?

Y.L. – Oui. Oui. À part...

Q. – Vous jouiez en français ?

Y.L. – Pas quand je suis allé dans... On va dire, quand j'étais grade neuf à onze, là, c'était plus en anglais.

Q. – Pourquoi ?

Y.L. – Ben parce qu'i' y avait plus d'Anglais qui venaient. Malgré qu'i' y avait pas d'autobus, i' y en a qui louaient une maison par exemple, pour leurs enfants, pour venir à Fort Kent, ou i' y en a qui venaient à cheval d'Ardmore, parce qu'i' trouvaient que l'éducation était meilleure ou... Ça fait... ça rentrait plus d'anglais dans l'école. Pis là, automatiquement, pendant la récréation, ben, c'était plus en anglais. À moins qu'on était juste un groupe tout seul, mais dans les jeux, c'était en anglais plus.

Q. – À quoi vous jouiez durant les récréations ?

Y.L. – On appelait ça football. C'était juste une balle ronde, là, pis on la frappait du pied, pis i' y avait un but chaque bout, pis on divisait l'école en deux, là, et pis... On se tirillait, pis on mangeait des

coups de pieds des fois, pis tu sais. Parce qu'on... fallait pas toucher la balle avec nos mains, ça fait que c'était tout à coups de pied. Pis on comptait les buts.

Moi j'ai manqué beaucoup de... parce que j'ai pris un peu de musique au couvent, pis ici avec le train, pis tout ça, j'avais pas grand chance de pratiquer, ça fait que le midi, j'allais pratiquer au couvent. Ça fait qu'i' y avait rien que quinze minutes dans l'avant-midi, pis quinze minutes dans l'après-midi, pis des fois ben, si mes devoirs étaient pas faits, ben je les faisais le quinze minutes de l'avant-midi. Ça fait que j'avais pas de récréation. En frais de sport, j'ai pas été bien bon, ou pas participé tellement par rapport à ça. Mais j'aimais la musique et puis... Ça fait que j'allais au couvent pratiquer mon violon sur l'heure du midi.

Q. – Vous diriez votre père était riche ou [pauvre] ?

Y.L. – Je dirais pauvre. I' a travaillé ben fort pour élever sa famille. Tout de l'ouvrage de bras. I' a pris ce quart ici, i' était tout en bois. I' l'a tout fait à main, tout clairé à main, arraché les arbres avec des chevaux, *gruber* qu'i' appelait. I' déterrait les racines avec un grobot, c'est pour ça qu'i' appelait ça *gruber*. Pis i' coupait les racines avec une hache : i' attelait un *team* avec un... I' montait sur le dos d'un cheval pis i' accrochait la chaîne haute. Les chevaux commençaient à tirer. Pis à mesure que les racines levaient un peu, i' en coupait avec sa hache, pis l'arbre tombait, i' traînait ça, brûlait ça. Pis ensuite, i' avait six chevaux sur une charrue à marcher-là, tout de front, pis i' tenait les manchons de cette charrue-là — i' y avait des roues en avant, par exemple, pour la stabiliser — pis i' cassait du terrain comme ça. Pis i' en cassait pour les autres. C'est ça qu'i' faisait durant l'été ; i' engageait un homme ou deux pour i' aider à en clairer, pis i' cassait du terrain pour les autres. C'est de même qu'i'... L'hiver, i' faisait du bois de chauffage. Maman a été bien malade. I' a payé tous les *bills* d'hôpitaux à charroyer du bois de chauffage aux soeurs, à l'hôpital de Bonnyville. I' eux vendait des bottines pour leurs vaches, qu'i' appelait ça, là, des bottines de grains, pour hiverner leurs animaux. I' a toujours payé ses comptes courants, mais toute comme ça, pas avec du *cash*.

Q. – Les autres autour considéraient votre famille comme étant une famille pauvre ? riche ? moyenne ?

Y.L. – Ben, je dirais, à peu près comme tout le monde dans le temps. Tout le monde n'arrachait un peu, pis tout le monde faisait de leur mieux pour élever leur famille. On était pas habillé des mieux, mais personne l'était à l'école non plus.

I' y avait pas grand chose pour être... pour sûr. Maman jouait de la musique. Elle jouait du piano. Ma soeur jouait du piano. Moi, je jouais du violon. Papa jouait de la musique à bouche. On passait des veillées comme ça, des fois. On avait un radio, quand les premiers radios ont sorti, pis on avait les batteries pour ça. On avait pas l'électricité, mais on avait des batteries pour le radio. Pis on écoutait un programme de famille des fois. I' y avait pas de français, mais i' y avait... *All My Family* qu'i' appelaient, je pense, dans le temps. Des fois, après le train fait, surtout l'hiver, les jours étaient courts, pis on avait pas de lumière dehors ; ça fait que, on entrait assez de bonne heure, pis on écoutait un programme des fois, ensuite on faisait nos devoirs. Mais l'été, i' y avait pas grand temps. On allait à un picnic de temps en temps. I' y avait des *games*... des parties de balle. Deux, trois par été, peut-être.

Q. – Vous étiez occupé sur la ferme la plupart du temps ?

Y.L. – Oui, oui.

Q. – À défricher ?

Y.L. – On trayait des vaches à main, pas d'étables, dehors.

Q. – Vous en aviez beaucoup de vaches ?

Y.L. – Non. Ma soeur pis moi, on trayait toutes les deux, pis maman. Papa était dans le champ. Ou quand j'étais plus vieux, ben là, j'arrivais de l'école, pis i' y avait toujours un... I' avait pogné d'autres chevaux, là, qui étaient frais, là, pis c'était prêt à aller dans le champ pour moi. Parce que... i' y a beaucoup de roches. On pouvait pas embarquer sur un siège. On marchait en arrière de la charrue, en arrière de la herse, dans la poussière, tu sais... Mon père a travaillé ben fort pour ça, en comparé moi, je dirais, tu sais.

Q. – Vous parliez de la radio : c'était la radio anglaise ?

Y.L. – Oui, oui.

Q. – À quel moment la radio française est arrivée ? Ça faisait un changement quand ça s'est produit ?

Y.L. – Pas longtemps après que j'ai fini l'école. Oui, malgré que, comme je te dis, on a jamais écouté la radio comme... Si un soir que ça

adonnait, on aura ouvert la radio un peu. Nos parents voisinaient beaucoup pour jouer aux cartes, par exemple. Quand nos parents allaient jouer aux cartes à quelque part, comme l'hiver, on partait de bonne heure avec un *team* de chevaux, pis on y allait. Fait que... on y allait toujours avec eux autres, Rita et moi. On allait avec eux autres. Pis quand c'était les autres qui venaient, c'était la même chose. Ça fait que les enfants, on jouait entre nous autres, le temps que les parents jouaient aux cartes. Mais ça finissait de bonne heure, quand même qu'i' y avait de l'école le lendemain, parce qu'i' partaient toujours de bonne heure. Comme je te disais tout à l'heure, on était presque tous parents alentour. Ça fait que c'était tout le temps chez un de nos oncles, ou nos tantes, ou tu sais. On voisinait beaucoup entre parents, tu sais.

On allait à des danses, soit à Eastbourne, qui est l'autre bord de Bonnyville, parce que les paroisses catholiques avaient pas de danses, hein ! Les prêtres allouaient pas d'avoir des danses dans les paroisses. Ça fait que, on... la seule chance qu'on avait un peu de se rencontrer ou de rencontrer d'autres jeunes, c'était d'aller à une danse à Ardmore ou à Eastbourne. Père Connoir avait des vues, ici, une fois par mois, à la salle paroissiale. Et pis c'était lui qui *runait* la machine. Ça parlait pas, mais lui expliquait. C'était tout écrit, hein. I' y avait des lignes en bas. Pis lui, i' regardait deux, trois fois avant pour être certain. I' sautait des petits bouts. Et pis, tu sais, i' nous montrait ces vues-là. Pis là on avait la chance de s'asseoir près des filles un peu, pis faire des petites caresses ou quoi c'est que vous appelleriez ça, d'un cour... Pis les lumières allumaient, ben là, on s'en... on *movait* d'une chaise, tu sais. [rires]. C'était ça notre vie de jeunesse.

Sont allés dans l'est en '47, mes parents. J'ai resté tout seul ici. Ma soeur enseignait au sud de Bonnyville, à l'école Boucher. Et puis j'avais pas d'auto, j'avais un petit tracteur papa avait acheté neuf pendant l'hiver, un Minneapolis Moulin. C'était pas gros, mais... J'avais ça pour semer seulement, mais je travaillais encore le terrain avec les chevaux. Pis i' ont parti au commencement de juin, i' nous restait encore pas mal grand à semer encore. J'ai tout fini ça. Pis je trayais dix vaches à main tout seul. Pis j'ai trouvé ça dur. J'ai été un mois tout seul. Pis quand l'école a fini, ben là, je suis allé avec un *team*, de chevaux, ramasser Rita avec son bagage, l'amener ici. Pis elle était vite pour traire les vaches, pis elle me faisait à manger, pis

là ça a été mieux. Mais j'ai trouvé ça ben dur. J'avais dix-neuf ans, mais quand même, tu sais... On avait la crème dans des cannes de huit gallons. On descendait ça dans le puits, pour qu'elle se conserve, tu sais... pour que ça soye à la fraîche.

Q. – Dans l'eau fraîche, oui.

Y.L. – Pis quand elle était pleine là, fallait que j'aille mener ça au train. Le train passait tous les lundi, mercredi pis vendredi soir. Quand la canne était pleine, fallait que j'attelle le *team*, pis que je mette ça dedans, pis que j'y aille pogner le train, tu sais, pour mettre la... J'ai vu des fois y aller au grand galop pour me rendre. Le train s'en allait, pis j'étais pas rendu au village. Tu sais, après que mon train était fait. Mais tu sais, c'est toute une expérience.

Dans les familles, i' y avait [des soirées]... quand on se rencontrait, oui, les cousins. Les maisons étaient grandes. Comme au jour de l'an, pis à Noël, c'était chez les grands-parents, pis i' avaient assez des grandes maisons, pis on s'égayait ensemble pas mal, tu sais. Un peu de danse, un peu de musique.

La vie se passe bien vite, hein. On réalise pas, mais les années se passaient bien vite. On était occupé. Peut-être que c'est pour ça que... on avait plus de chance que les jeunes d'aujourd'hui, parce que on avait pas tellement de temps de libre. On était occupé, soit au travail ou, tu sais, dans la famille. La vie était beaucoup familiale.

Q. – C'était quoi les principales rencontres familiales ? C'était à quel moment ?

Y.L. – Oh, le réveillon de Noël. Le jour de l'an. Tu sais, la semaine entre Noël pis le jour de l'an, là, c'était continuel. I' y avait quelque chose presque tous les soirs, soit dans une famille ou dans l'autre. Ça allait jusque la fête des Rois, qui était le six ou le sept de janvier, là. C'était continuel parce que l'hiver, l'ouvrage, i' y en avait pas tellement. I' y avait personne qui travaillait à l'heure, ici ou là. Tout le monde vivait à garder quelques cochons, quelques vaches, pis à faire du train l'hiver, pis faire du bois de chauffage, pis c'était à peu près ça. Les jeunes apprenaient à faire du train — moi j'appelle le train, traire les vaches ou soigner les cochons, ou rentrer du bois de chauffage, ou rentrer de la neige pour faire fondre dans un baril qui était près de la fournaise, pour avoir de l'eau pour se laver. Tu sais, i' y avait du train à faire, ça c'est... Pis je négligeais beaucoup mes classes, moi. J'aimais mieux faire du train que faire des études. Mais

je négligeais mes classes plus qu'i' y en a ben. Rita travaillait fort dans ça, mais moi, comme je te dis, fallait que je fasse mes devoirs, des fois, dans quinze minutes, dans l'avant-midi parce qu'i' étaient pas faites. Je suis pas fier de ça, c'est pas l'idée, mais c'est... J'ai venu à bout de faire ma vie quand même... [rires].

Je me rappelle une fois, la maîtresse avait dit de se préparer un poème d'à peu près quatre lignes pour le lendemain, pis c'était en anglais, pis en tous cas, j'ai pas eu le temps. Pis... faut croire que j'avais l'air fautif, parce qu'elle m'a demandé le premier pour lire mon poème. Ça fait que je me lève debout, pis j'avais mon cahier, pis i' y avait rien d'écrit dessus. Là, j'essayais à penser, aussitôt qu'elle m'a demandé. J'ai dit : « *How I like to get up at dawn; and take a walk out in the lawn; you won't believe me but it's fun; to see the rising of the sun.* » Elle dit : « Je suis sûre que t'a mis grand peine à ça, pour préparer ça hier soir ! » [rires]

Q. – Bon là, vous vous êtes mariés. Vous êtes restés avec vos parents, ou ailleurs ?

Y.L. – On restait ici, quand on s'est marié en '51. On a eu l'électricité, cet automne-là. Ici. On a resté dans ce maison-ci. On s'est marié au mois d'octobre, comme à la fin d'octobre. On a fait un voyage de noces à Edmonton, à l'hôtel Cecil, pour quatre jours.

J'ai rencontré Madeleine à Saint-Paul. On était allé... I' y avait la JAC, Jeunesse agricole catholique. Et pis Monseigneur Lussier avait fait une rencontre pour des représentants de chaque paroisse du diocèse. Et puis moi, j'étais au chantier, puis je me suis fait écraser un pied, ça fait j'ai venu. Curé Connoir est venu me voir pis i' dit : « Aie ! Tu peux pas travailler. Tu irais-tu à Saint-Paul ? » Ça fait qu'on était allé quatre de Fort Kent, deux filles, deux gars, pour représenter la paroisse. Et puis j'étais sur des béquilles, ça fait que Madeleine a pris pitié de moi, quand elle m'a rencontré, hein, tu sais. Mais c'est là qu'on s'est rencontré, à Saint-Paul, pour la première fois. Ensuite sa soeur a marié mon cousin, Marcel Michaud, l'année suivante. Pis on est allé aux noces à Saint-Vincent. Ensuite je sais pas comment que ça se fait qu'elle est venue travailler à Fort Kent, en tous cas. Et puis, on s'est marié l'automne suivant.

Q. – Pensez-vous que vos enfants, et pis que vos petits-enfants ont été élevés à peu près de la même façon que vous avez été élevé ?

Y.L. – Pour être franc, non. Par rapport que, pour une chose, les temps ont bien changé pour la récréation des enfants. I' y a des piscines. La télévision a changé beaucoup l'atmosphère des jeunes. L'argent est plus libre qu'elle était, quand on était... I' y en avait pas d'argent, i' y avait pas de question. C'est plus facile pour les enfants d'avoir ce qu'ils veulent, peut-être trop facile. C'est facile pour eux autres d'avoir l'éducation, pis continuer des années après, si i' veulent, tu sais. Tandis que dans notre temps, i' y avait pas de question. C'était pas possible. Pis, je blâme pas mon père de l'éducation que j'ai eue. J'aurais pu continuer si j'avais voulu. J'aurais pu continuer, finir mon grade douze. C'est moi qui voulait pas. Je voulais travailler sur la ferme. Puis, tu sais... Mais ça aurait été bien difficile pour lui de m'envoyer à l'université, ça, je réalise ça. Mais j'y ai même pas pensé, dans le temps, tu sais. Fait qu'i' m'a pas privé de ça.

Q. – O.K. Est-ce que vous vous considérez comme Canadien français, ou... ?

Y.L. – Ah ! J'ai pas peur de l'avouer.

Q. – Oui ?

Y.L. – Oui. N'importe où.

Q. – Qu'est-ce que c'est pour vous être Canadien français ?

Y.L. – Être Canadien français, pour moi, c'est pas juste l'idée de parler français, mais de vivre comme un Canadien français, catholique. Le français, tant qu'à moi, je l'oublierais jamais. Peut-être que mes petits-enfants, ça va être plus difficile.

Q. – Qu'est-ce qui fait que vous dites que vos enfants sont Canadiens français, pis que vos petits-enfants ne le sont pas ?

Y.L. – C'est parce que... Je pense que n'importe où, tant qu'à moi, là, la distinction « Canadien français » s'en va. Quand même qu'i' y aura le français totalement, que les enfants parleraient tous français, les vieilles coutumes de Canadiens français disparaissent à mesure qu'on vieillit, que le monde avance.

Q. – Ça dépend de quoi ça ? D'après vous ?

Y.L. – La télévision, beaucoup peut-être, mais les vieilles coutumes... Le monde ont pas le temps aujourd'hui. Tout est vite. Pis les vieilles coutumes françaises disparaissent. On a encore, on va dire par exemple, le réveillon à la messe de minuit, on a encore ça, la célébration du jour de l'an, pis c'est à peu près tout.

Q. – C'est quoi les autres ?

Y.L. – I' y avait... On va dire, nous autres, ce qu'on pouvait se souvenir le plus, on va dire, c'était les célébrations de... on va dire, par exemple, la Fête-Dieu. On allait couper des arbres dans le bois. On plantait des rangées d'arbres dans le village. Les femmes mettaient des fleurs après. On faisait la procession de la Fête-Dieu. Pour nous autres, me semble que ça voulait dire beaucoup comme jeunes, tu sais. C'était des célébrations ça, pas rien que religieux, mais en termes français, tant qu'à moi, là.

Q. – La société... la Saint-Jean-Baptiste ?

Y.L. – Oui.

Q. – Vous avez fêté la Saint-Jean-Baptiste ?

Y.L. – Oui, ah, oui, toujours. Mais... comme ça, c'est tout disparu, ici du moins. La Saint-Jean-Baptiste va se célébrer peut-être un peu dans les plus grands centres, mais tu sais, c'est ça que je trouve moi, qui distingue « Canadien français » ou non. C'est les vieilles coutumes, pis même pour nos enfants aujourd'hui, c'est pas mal disparu. On a des réunions familiales, mais au point de vue de vrai Canadien français, là, on n'a pas beaucoup, nulle part.

Q. – Ça serait quoi une réunion...

Y.L. – La Sainte-Catherine, peut-être, ou des affaires de même mais à part de ça... On avait, me semble, au moins une fois par mois, des réunions de paroisses. Même à Fort Kent, on a toujours eu des parties de cartes à venir jusqu'à l'année dernière.

Q. – Mais d'après vous, d'après ce que vous dites, là, une bonne partie de la vie canadienne-française, ça tourne autour de la paroisse ?

Y.L. – Oui.

Q. – Autour de la religion ?

Y.L. – Oui, oui. Tant qu'à moi, oui.

Notes

1. *Échos d'autrefois : Histoire de Bonnyville et District / Echoes from the Past : History of Bonnyville and District*. Bonnyville : Comité du livre historique, ca. 1982 : 532-536.

2. L'abbé Louis Connoir a été curé de la paroisse Saint-Louis de Fort Kent de 1922 à 1951. Les Soeurs de Saint-Croix sont arrivées en août 1938 ; elles y ont enseigné jusqu'en 1971. *Echos du passé* : 533-534.